

# LE PASSÉ RÉINVENTÉ

Par Annelies Schulte Nordholt,  
professeure de littérature française  
à l'université de Leiden (Pays-Bas)

Privés d'une mémoire directe de la Seconde Guerre mondiale, Georges Perec et Patrick Modiano se recréent dans leurs romans une forme de mémoire, en alliant l'enquête et la fiction.

■ ■ DEPUIS LES ANNÉES 1970, on constate le retour en force de l'Histoire dans la littérature française. Le roman surtout est vu comme un instrument particulièrement bien adapté à la construction de la mémoire de notre époque. Car ne nous y trompons pas, c'est d'abord et surtout l'Histoire du *xx<sup>e</sup>* siècle, avec toutes ses horreurs, qui resurgit dans le roman contemporain. Son ambition n'est pas tant de témoigner mais de contribuer à la mémoire – individuelle et collective – des événements. Les auteurs de nombreux récits contemporains sur la Grande Guerre (Pierre Bergounioux, Philippe Claudel, Jean Rouaud) loin d'en avoir été témoins, sont nés longtemps après. C'est par la fiction que leurs œuvres interrogent le passé, visant à rétablir la transmission de la mémoire.

La mémoire littéraire de la Seconde Guerre mondiale, dont il sera question dans cette étude, est tout aussi pluri-forme que celle de la Grande Guerre, c'est pourquoi on parlera plutôt de mémoires au pluriel (voir Dominique Viart et Bruno Vercier, *La Littérature au présent : héritage, modernité, mutations*, Bordas, 2005). Pendant de longues années, la mémoire des survivants a tout naturellement occupé le premier plan : mémoire des combattants de la « Drôle de guerre » (Claude Simon), des résistants et des déportés des camps de concentration et des camps de la mort (Elie Wiesel, Robert Antelme, Jorge Semprun).

## LA « MÉMOIRE ABSENTE »

Aujourd'hui, les derniers témoins oculaires sont en voie de disparition, laissant la parole aux écrivains nés après la guerre. Les fils et filles des victimes eurent d'abord à conquérir leur droit à la parole. C'est le cas d'auteurs comme Patrick Modiano et Henri Raczymow qui, à partir des années 1970, écriront la mémoire juive de l'Occupation. Cependant, ce ne sont pas seulement les enfants des survivants, mais aussi les survivants-enfants qui viennent à

l'écriture à cette époque : Georges Perec, Robert Bober, Jean-Claude Grumberg... Nés avant ou pendant l'Occupation, ils ont survécu comme enfants cachés.

Si Perec a vécu ces événements, Modiano est né plus tard. Néanmoins, les deux écrivains sont liés en profondeur par leur difficile rapport à la mémoire : la disparition des témoins ou leur silence les place devant ce qu'Henri Raczymow appelle une « mémoire absente » (voir « La mémoire trouée », in *Pardès*, n° 3, 1986). Du coup, ils se tournent volontiers vers la fiction, vers le roman qui, seul, leur permet, à partir des bribes du passé, de construire et parfois de s'« inventer » une mémoire. Comme l'expression l'indique, il s'agit d'une mémoire vécue non comme plénitude, mais comme vide, comme manque. Loin de pouvoir, comme Marcel Proust, recourir à la mémoire involontaire pour faire resurgir « l'édifice immense du souvenir », ils se découvrent coupés du passé familial et collectif.

Très jeune, Georges Perec, d'origine juive polonaise, perd ses deux parents : son père périt au front en 1940 et sa mère est déportée à Auschwitz. De 1942 jusqu'à la Libération, il mène une vie d'enfant caché, dans le Vercors où il séjourne dans divers internats. La disparition de la mère – disparition au sens propre et au sens figuré – et le vide qui en résulte constituent le noyau originel de son œuvre, tout entière écrite à partir de l'expérience de l'absence. Membre de l'OuLiPo, il sera longtemps considéré comme un écrivain expérimental, se délectant des jeux langagiers. Quand, en 1969, il publie *La Disparition* – un roman écrit sans la lettre e –, son livre est vu comme un brillant exercice sur le langage. Or, depuis les années 1990, la critique a montré la profondeur autobiographique de ce roman, véritable catalogue de toutes les formes possibles de la mise à mort, et par là même grotesque allégorie du massacre. Pour Perec, la mémoire absente est d'abord l'impossibilité de se souvenir de sa mère et des premières années de son enfance. Plus largement, la disparition de ses parents l'a coupé de son histoire familiale et de l'identité juive – langue, culture, religion – qui, pour





Georges Perec, *La Vie mode d'emploi* (1978), « cahier des charges », BnF, Arsenal, dépôt G. Perec, chapitre 53, f. 61, 54.

lui, n'est pas « un signe d'appartenance » mais « plutôt un silence, une absence, une question, une mise en question, un flottement, une inquiétude » (voir *Récits d'Ellis Island : histoires d'errance et d'espoir*, coécrit avec Robert Bober, P.O.L, 1994).

Chez Modiano, la mémoire absente est tout aussi déterminante, même si sa configuration familiale est différente. Né moins d'un an après la Libération, l'écrivain se voit comme « une plante née du fumier de l'Occupation » (« Patrick Modiano : le plus agréable, c'est la rêverie », entretien avec Dominique Montaudon, *Quoi lire*, n° 8, mars 1989), comme un produit des années troubles. En effet, ses parents

se sont rencontrés dans le Paris occupé : sa mère était une actrice d'origine flamande, son père un Juif d'origine grecque. Voué à se cacher, le père survit à l'Occupation dans l'illégalité, grâce au marché au noir, ce qui le porte à frôler la Gestapo française. Cette figure suspecte, de surplu peu communicative (il abandonne sa famille peu après la Libération), éveillera en Modiano l'obsession du passé. Faute de données précises sur la vie de ce père, beaucoup de ses romans sont une tentative de l'approcher, par l'enquête mais aussi par le rêve et l'invention de vies parallèles, purement imaginaires. Si vos parents vous ont brutalement privé de



votre passé, pourquoi ne pas « se créer un passé et une mémoire avec le passé des autres » ? (Emmanuel Berl, *interrogatoire*, suivi de *Il fait beau, allons au cimetière*, Gallimard, 1976).

## DEUX HÉROS FRAPPÉS D'AMNÉSIE

Toute cette problématique de la mémoire absente et le travail de la mémoire qui en découle se trouvent merveilleusement mis en scène dans les romans les plus connus de Perec et de Modiano : *W ou le Souvenir d'enfance* pour l'un (1975) et *Rue des boutiques obscures* pour l'autre (1978). Publiés à quelques années d'intervalle, ces œuvres sont extrêmement proches par leur thématique et jusque dans leur écriture. Toutes deux ont pour centre un protagoniste-narrateur qui a perdu la mémoire. Au chapitre II de *W ou le souvenir d'enfance*, Perec constate : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. » Dans les premières pages de *Rue des boutiques obscures*, le protagoniste modianien semble lui faire écho : « Je n'ai aucune mémoire, monsieur. » C'est dire que ces deux romans constituent une quête acharnée de la mémoire, qui prendra tantôt la forme de l'enquête policière – avec ses indices, ses fausses pistes, ses hypothèses –, tantôt celle de l'invention.

Rappelons la structure expérimentale de *W*, qui est construit sur l'alternance entre des chapitres autobiographiques et des chapitres romanesques. Dans les premiers, Perec rassemble et déchiffre les rares anecdotes et documents qui lui restent des années d'avant-guerre et de l'Occupation. Dans les seconds, on croit en première instance lire un roman d'aventures à la Jules Verne, où il est question d'une île au large de la Terre de Feu. Cette île s'appelle *W*, c'est une cité sportive régie par l'idéal olympique. Pendant un long moment, le lecteur se demande quel est le rapport entre ces deux types de récits, apparemment si différents. Peu à peu, cette cité idéale va s'avérer être une dystopie, une puissante image du système totalitaire et des horreurs des camps de concentration, nazis et autres. Le lecteur comprend alors que c'est précisément cette île de *W*, dessinée et inventée par Perec à 13 ans, qui constitue son seul et plus incisif « souvenir d'enfance ». Ainsi, c'est par le détour du fantasme de cette île inventée que Perec s'approche, en tâtonnant, de son passé disparu.

Si *W* joue avec le genre du roman d'aventures, *Rue des boutiques obscures* procède de la même façon avec le roman policier. Guy Roland, le protagoniste, a travaillé de longues années comme détective au service d'une agence de police privée. Lorsque l'agence met la clef sous la porte, il se lance dans une enquête autrement importante : celle qui porte sur sa propre histoire. Frappé d'amnésie dix ans auparavant, il ne sait rien de son passé et ignore même jusqu'à son propre nom. Aussi, le patronyme de Guy Roland est-il un faux nom : il lui faut découvrir le vrai. La seule manière de savoir qui il est serait de trouver quelqu'un qui le reconnaît. En passant d'une personne interrogée à l'autre, il se coule successivement dans leur passé. Avec le passé des autres, Guy Roland



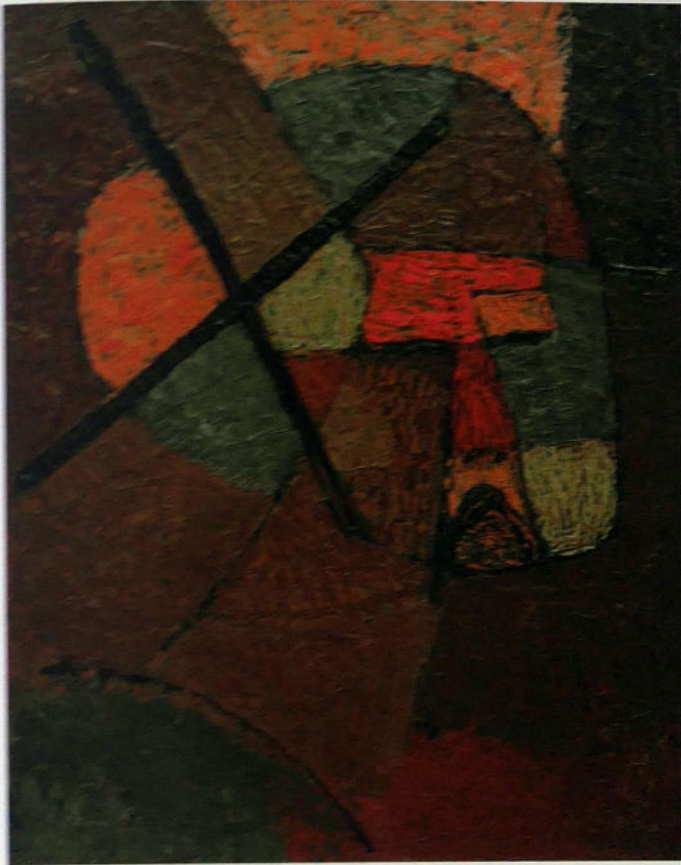
Juliano Caldeira, *Icône*, 2013, huile sur toile, 27 x 35 cm, Sevran, collection de l'artiste.

tente alors de construire le sien propre et de découvrir la cause de son amnésie. Dans la seconde partie du roman, des impressions proches de la mémoire involontaire font resurgir un passé incertain : sans jamais en être sûr, Guy Roland s'identifie avec un certain Pedro Stern, employé d'une ambassade étrangère pendant l'Occupation, homme traqué qui tente en vain de passer la frontière suisse.

## DES SOUVENIRS DÉMYSTIFIÉS

Dans *W* comme dans *Rue des boutiques obscures*, il s'agit d'un difficile travail de la mémoire, à la fois enquête et invention, qui aboutira à une démystification des pouvoirs de la mémoire. Ce travail passe non seulement par l'interrogation des témoins mais aussi par le déchiffrement de documents ou de photographies. Ainsi, dans une double notice biographique, écrite à partir des rares portraits photographiques qu'il possède, Perec essaie de mettre noir sur blanc tous les « renseignements » qu'il a pu recueillir sur ses parents. Mais les quelques données factuelles qu'il possède passent par le prisme déformant de la mémoire et de l'imagination de l'enfant : pendant de longues années, il a cru que son père s'appelait André ; il l'a vu comme « un brave à trois poils »





Paul Klee, *Von der Liste gestrichen*, (« Rayé de la liste »), 1933, huile sur papier, 24 x 31,5 cm, Bern, Paul Klee Museum.

et lui a imaginé « plusieurs morts glorieuses ». Cette double biographie est dotée de notes où cette mythographie du père va se trouver complètement déconstruite : le père s'appelait en réalité Icek Judko, et sa mort fut due à un stupide obus perdu. Il en est de même pour les données, encore plus maigres et plus « statistiques », qu'il possède sur sa mère. L'enfant les complétera inconsciemment par des fabulations, dont celle de l'île de W, qui est aussi une mise en scène fantasmagorique de sa mort à Auschwitz. Ainsi, la mémoire est singulièrement fabulatrice mais ses fabulations sont peut-être plus véridiques, plus fécondes que les arides données administratives.

## INTERROGATOIRES ET CHASSE AUX DOCUMENTS

Dans la quête d'identité de Guy Roland, l'interrogation des témoins prend une place beaucoup plus importante. Le récit est une longue chaîne d'interrogatoires : à chaque rencontre, le protagoniste croit avoir trouvé quelqu'un qui l'a connu, et qui peut donc lui dire qui il est. Mais chaque fois aussi, il s'avère que la mémoire de ses interlocuteurs est déficiente, comme la sienne, ou qu'ils préfèrent l'oubli. Ainsi, à plusieurs reprises, ses interlocuteurs lui lèguent une boîte

de photos de famille, lui imposant le passé dont ils veulent se libérer. Comme celle de Perec, l'enquête de Roland est une chasse aux documents : fiches de renseignements, extraits d'archives, coupures de journaux, correspondance, pages du Bottin, adresses... Ces fiches de renseignements consistent en grande partie en des listes d'adresses et de numéros de téléphone. Ainsi, la vie d'un homme se réduit-elle à la liste – fort suggestive – des adresses où il a vécu. Tous ces documents sont reproduits littéralement dans le roman, le transformant en une espèce de collage, d'archive, même si l'on sait très bien que c'est une archive inventée. Inventée de toutes pièces ? Oui, mais ces adresses existent et ces numéros de téléphone ont bel et bien été attribués (même s'ils ne répondent plus) : c'est pourquoi ils font rêver...

## ÉCRIRE LA VIE DU PÈRE

Même si *Rue des boutiques obscures* est un roman « pur-sang », avec des personnages et une intrigue inventés, la dimension autobiographique est bien présente dans les détails, qui font de Pedro Stern une des versions romanesques du père de Modiano. Pedro Stern, en qui Guy Roland croit se reconnaître, est né à Salonique en 1912 et de nationalité grecque. Or le père de Modiano naît également en 1912, d'une famille originaire de Salonique. De même qu'Albert Modiano, Pedro Stern, qui est juif (comme son nom l'indique), prend un faux nom (Pedro McEvoy) et se réfugie à Megève, espérant pouvoir quitter la France occupée. Or, dans *Livret de famille*, Modiano imagine que, pendant l'Occupation, son père aurait choisi le faux nom de Guy Jaspard de Jonghe et se serait marié en 1944 à Megève (voir *Livret de famille*, Gallimard, 1977). À travers ces détails, on comprend que *Rue des boutiques obscures* est une des multiples versions de la vie du père.

Par l'imagination et la rêverie, Patrick Modiano tente de suppléer à la mémoire absente et au silence du père. De même, dans *W*, Georges Perec allie l'enquête autobiographique et la fabulation romanesque afin de dire indirectement le deuil de la mère disparue. ■■

## SAVOIR +

**Bem Jeanne**, « La mémoire, l'écriture et l'impossible à dire : Robert Antelme, Patrick Modiano, Georges Perec », in *Cahiers suisses de littérature comparée*, n° 27, 1998, p. 25-41.

**Brasseur Roland**, *Je me souviens de Je me souviens*, Le Castor astral, Pantin, 2006.

**Burgelin Claude**, *Georges Perec*, Seuil, coll. Les contemporains, Paris, rééd. 2002.

**Heck Maryline**, « La constitution d'une mémoire fictive dans *W* ou le souvenir d'enfance de Georges Perec et *Dora Bruder* de Patrick Modiano », in *Texte*, n° 41-42, 2007, p. 123-150.

**Schulte Nordholt Annelies**, *Perec, Modiano, Raczymow : la génération d'après et la mémoire de la Shoah*, Rodopi, coll. Faux titre, Amsterdam/New York, 2008.